

A black silhouette of a pregnant woman is shown in profile, facing right. The background is a dark teal color. The silhouette is the central focus of the cover.

CO

éditions

/ THRILLER

Anne-Marie
Quintard

Une mère-louve
en Coiron

Anne-Marie Quintard

Une mère-louve
en Coiron

Roman

Sommaire

4 mai 2019	2
Novembre 2018	6
Rond-Point	40
Décembre 2018	44
Approche de Noël 2018	46
Émile et Paul	49
Janvier	52
L'hospitalisation fin janvier	62
2 février, Valence	71
Fin février Paris	84
Mars 2019	89
Début printemps	94
Versailles	97
Avril	98
Vingt ans plus tôt	101
L'après François	119
1 ^{er} avertissement	141
2 ^e avertissement	142
3 ^e avertissement	143
4 ^e avertissement	146
30 avril 2019	150
1 ^{er} mai 2019	155
2 mai 2019	160
Le fils du rond-point	163
4 mai 2019	171
Gendarmerie de Villeneuve	173
Point Presse	174
Épilogue	178

Elle était très belle et ne le savait pas !

Souillon, incapable, pas finie étaient les seuls qualificatifs reçus.

Belle ! Personne ne lui avait dit avant *LUI*.

Lui, c'est Paul, elle l'avait tué cette nuit pour préserver la vie qui s'installait en son giron.

La vie avait été si injuste avec *Elle*.

Elle s'était enfin emparée de sa propre clef.

Pour lui, pour son prince. Elle en était sûre à présent, elle attendait un garçon.

Mais, était-ce bien *Elle* qui avait fait ce choix ou avait-elle subi les interactions du destin avec l'éparpillement de ses idées démentielles ?

Tout était mauvais chez *Elle*.

Mauvaise fille, mauvais choix !

Mauvais père, mauvais rêves !

Mauvais compagnon, mauvaises décisions !

Mauvaise mère, mauvais destin !

Mauvaise famille, mauvaise prédilection !



Elle, c'est moi, c'est comme ça que m'appelle ma mère depuis le suicide de mon père.

Julie est le prénom déclaré par mon père à la mairie, celui que je dois fournir pour l'administratif.

Cette nuit, j'ai tué quatre personnes.

4 mai 2019

Un tambourinement contre la porte me réveilla.

— Ouvrez, Gendarmerie!

Épuisée et en plein voyage spatio-temporel, je m'étais endormie revêtue de mes oripeaux criminels.

Je n'entendis ni la première sommation, ni la seconde, juste un vacarme. Le chambranle de la porte couina, céda et laissa pénétrer des hommes lourdement armés, casqués, boucliers protecteurs. Une boule se forma dans ma gorge.

Ils énoncèrent mon nom.

— Julie Lacarelle?

— Vous êtes en état d'arrestation!

Déjà!

Abasourdie, je caressai mon ventre, il était toujours là.

Je tendis mes bras et mes mains. Une jeune femme passa pres-tement derrière moi et me les tordit dans le dos.

Je pleurnichai pour la forme.

Enfin terminé! me rassurai-je. *Inspire calmement, expire longuement. Tout devient possible.*

— Vous savez pourquoi on est là? intervint un homme en civil.

« Je n'en ai aucune idée », pourrais-je lui répondre, mais faut pas exagérer. Ma tête tourna simplement de droite à gauche.

Je souris aux gendarmes puis un rire sarcastique s'empara de mon gosier. Je devais tutoyer la déraison.

Au vu de mon état, cela ne devrait pas être trop difficile, me persuadai-je. Tu dois t'en tenir à ton plan ma fille, c'est la seule issue! Irrresponsable pénalement, avec non-conscience au moment des faits. Tu as fait le plus gros, continue.

Tics et tocs et ne pas trop parler.

J'avais le droit de garder le silence, mais j'eus envie de converser avant de m'engouffrer dans ce tunnel inconnu que j'appréhendais.

Ma route de servitudes pavée de l'intention de plaire à chacun pour être aimée m'avait enkystée dans une forme d'aliénation.

Trahie, depuis l'enfance, je devais donner une chance à un enfant, le mien.

Folle, je devais bien l'être un peu. J'allais tout déballer. Les psychiatres déconstruiraient la chronologie des faits. Ils comprendraient et expliqueraient la genèse du passage à l'acte.

C'était eux ou moi.

De toute façon, ils auraient fini par m'avoir.

Drame passionnel, ça ne devait pas porter à plus de sept ans de prison. De plus, les femmes me soutiendraient.

Je jouerai leur comédie sociétale à la perfection, je serai mécanique, car je n'étais plus disposée à me laisser humilier ou posséder.

•

« Mais qui est Paul ? », me demanderez-vous...

Patience, j'y viens.

Je vous emmène dans les coulisses machiavéliques d'une personnalité à doubles facettes.

La rage éclata à nouveau dans ma tête.

•

Je vous explique... Si vous voulez

Je ne voulais ni mourir ni tuer, mais des événements graves m'ont forcée à commettre l'irréparable. Je vous raconte tout.

Vous comprendrez mon choix comme je l'espère les jurés.

Pour l'État civil, je suis Julie Lacarelle, j'habite le hameau des Echirousses dans le lieu-dit de Ranchisse entre Berzème et

Darbres, mais tout le monde m'appelle la fille Ollier comme les murs de la ferme qui m'ont vu naître.

Je suis née dans la ferme de mes grands-parents sur le plateau du Coiron. Un peu le bout du monde, de mémoire d'ancêtres maternels, jamais un membre de la famille Ollier n'avait quitté le plateau.

Trois maisons de pierres, dans un paysage escarpé ardéchois, trois fermes construites avec un damier prétentieux de pierres blanches calcaires et de cases noires de basalte une roche magmatique volcanique. Les pèlerins qu'on appelle pèlerins dans notre Ardèche photographient ces maisons, sentinelles figées qui surplombent une retenue d'eau creusée par un groupement d'agriculteurs. Ils trouvent pittoresques nos enclos de pierres sèches où poussent pins, cyprès et chênes verts torturés.

Un touriste hollandais a acheté la bâtisse médiane adossée à la colline. C'était celle de François mon ex-compagnon.

La dernière ferme est celle de Pauline Vallade, mon amie de toujours.

Je suis née en 1990, une année très ensoleillée.

Un mercredi deux mai Pauline voyait le jour à huit heures du matin et moi à vingt heures. Deux taureaux naissaient sur la terre de leurs ancêtres.

À croire que nos mères avaient décidé d'accoucher en même temps.

Vingt-sept degrés ce jour-là, une horreur! chantait la ritournelle de ma mère.

Donc ce 4 mai 2019

Je me laissai traîner par les gendarmes, mon corps résista un peu. Je ne me rebellai pas, mais ne voulus pas être une vache qu'on mène à l'abattoir. Question d'honneur.

Personne n'avait fait quoi que ce soit pour me protéger malgré les trois dépôts de plaintes qui n'avaient débouché sur rien.

Les psychologues chercheraient les failles et découvriraient la vérité.

Pauline se tenait à l'opposé des gendarmes, son visage horrifié me fixa, elle venait de la chambre de ma mère et avait découvert que je l'avais tuée.

Ses yeux m'interrogèrent.

Comme moi, elle devait visionner notre passé monochrome. Je devinais ses horribles flash-back. Mon cœur rouillé était aussi lourd qu'une pierre lancée dans un puits.

Ne plus penser et m'éloigner de cette ferme maudite.

Depuis l'enfance, de bon matin, Pauline effectuait la traite des vaches et des chèvres. Elle avait dû entendre les fourgonnettes arriver depuis la chèvrerie. Elle s'était sûrement précipitée vers le jardin lorsque les véhicules s'étaient arrêtés à l'entrée du hameau. Sa veste enfilée trahissait le froid matinal.

Je regimbai et traînai un peu les pieds.

— Laissez-moi mettre mes chaussures, je ne pars pas en pantoufles.

Je faillis tomber, mes poignets étaient trop serrés.

— Je ne vais pas me sauver !

Mon rythme de respiration s'accéléra, je retins mon souffle. Surtout ne pas faire de crise d'angoisse devant les gendarmes.

Novembre 2018

Tout a commencé ce jour-là

La nouvelle factrice s'était trompée une fois de plus et un petit colis plat et très large estampillé Amazon occupait toute la boîte à lettres. Pourtant je n'avais rien commandé.

Je vérifiai l'adresse, le kraft portait le nom de Pauline. Jamais, je n'aurais pensé une seule seconde qu'elle effectuait des commandes sur des sites Web.

Voilà une bonne excuse pour aller chez Pauline me changer les idées. Je n'avais eu le temps que de me préparer une tranche de jambon sur une tartine beurrée ; j'étais trop fatiguée pour en faire plus. Ma priorité était d'élaborer un repas équilibré et mouliné pour ma mère et surtout de lui faire ingurgiter.

Les soins que je devais lui porter monopolisaient la moitié de mon temps.

La ferme Vallade n'était peut-être pas la ferme du bonheur, mais assurément celle de la rigolade.

Treize heures, c'était le bon moment pour trouver ma voisine, les horaires de sa famille étaient immuables.

« Les bêtes ont avalé l'horloge, alors nous aussi ! », disait-elle fréquemment.

Je constatai en chemin que ma clôture était en piteux état.

— Il va falloir que je la redresse, pestai-je.

Je visualisai tout ce qu'il y avait à réparer et tout ce que faisait mon grand-père avant de décéder. Une urgence de plus à faire avant cet été !

Il y avait du travail pour trois chez moi.

Partout des traces de terre tournicotaient sur elle-même, sans doute des turricules de vers de terre, ces tortillons collaient à la

semelle de mes pantoufles. Les lombrics et les vers de compost creusaient des galeries verticales jusqu'à deux mètres et aéraient le sol permettant ainsi à l'eau de pénétrer et de mélanger les couches. Évidemment les galeries étaient plus nombreuses vers le tas de fumier.

— Bravo la nature et les petits vers, grands travailleurs qui ingèrent des micro-organismes et régurgitent leur nourriture, faut que je ramasse tout cet engrais et l'étales dans le potager. Je parlais seule en constatant mes incapacités. Trop de boulot à gérer,

Cette incompétence que je pensais mienne m'angoissait.

Contrairement à ma mère, je pensais qu'un homme aurait toute son utilité à la ferme.

J'aurais dû mettre des bottes, l'automne n'était pas ma saison préférée, mais le tapis au pigment orangé des feuilles sous le cerisier inspirait le respect. La lumière était belle. Les feuilles des vignes du coteau se dorait. Une odeur de bois mouillé se suspendait dans l'air, cela changeait des odeurs de fumées de la veille. Seuls les viticulteurs avaient le droit de brûler leurs branches coupées et ils en profitaient bien pour se débarrasser d'autres déchets.

Mon dahlia jaune pourtant pas très entretenu envahissait tout l'espace dans le carré du safran qui s'endormait après m'avoir offert ses pistils rouges.

À l'école, on nous appelait les jumelles. Pourtant enfant, on ne pouvait deviner l'âge de Pauline. Pauline, ma fausse jumelle, nous en jouions. Le hameau était assez éloigné de Darbres et de nombreux écoliers n'y avaient jamais mis les pieds.

Certains garçons l'appelaient la vilaine. Sa jupe terne au-dessous du genou datait d'une autre époque ou d'une sœur plus grande qu'elle n'avait pas. Pas d'ourlet, certains de ses pulls s'effilochaient. Chez les Vallade, l'esprit de famille s'axait sur le travail de la ferme.

Je reconnaissais que Pauline était la jeune fille la plus mal habillée et la plus mal coiffée de l'école, mais elle était une amie à la fidélité sans faille. Ses cheveux courts, coupés par le père

Vallade, accentuaient ses rides de maigreur. Tout paraissait déjà desséché en elle, de la rotule de ses genoux cagneux aux os saillants de son visage. Enfant, il était difficile de deviner la petite fille qu'elle était pourtant.

— Dépêche toi, Pauline ! la bousculait sa mère. Il est l'heure de l'école.

Alors que mes yeux se plissaient encore de fatigue, Pauline rentrait de l'étable le sourire aux lèvres, un fétu de paille blondissait sa rebelle crinière brune coupée au bol à hauteur des oreilles. Elle se dépêchait d'avaler la crème de son bol de lait chaud.

— Elle vient de terminer la traite et nous avons eu un petit veau cette nuit, expliqua la mère Vallade.

À l'époque, le Père Vallade avait surtout des vaches, des veaux et des taureaux pour la viande, il vendait son excès de lait à la coopérative.

Je restai fille unique et Pauline eut un petit frère Pierrot que j'aimais beaucoup, il affichait une chevelure — Poil de carottes — et plein de brins de Judas. Je jouais régulièrement avec lui, mais ne lui adressais pas la parole à l'école. Ce devait être horrible pour lui, mais les autres élèves le harcelaient à cause de sa couleur de cheveux et aussi parce qu'une odeur de vache l'accompagnait. Cette discrimination le transforma en souffre-douleur.

Pour ne pas subir le même sort d'enfant de la ferme, je me lavai souvent, je devins lâche et me moquai de lui comme les autres.

— Tu pues, Pierrot le roux, Pierrot le cayou¹ !

Un soir de moisson, alors que nous étions ensemble dans les champs de ses parents, des voix enfantines, dégoûtées et accusatrices se moquèrent de moi et de Pierrot.

— Elle est amoureuse, elle est amoureuse !

Je détaiai lâchement tout en appelant sa sœur à la rescousse. Seul contre cette horde de gamins, il fut battu sévèrement.

Ce fut ma première erreur. Pierrot m'aimait et je le savais, car il me l'avait dit. Je crois que je l'aimais beaucoup aussi, mais à dix ans, je ne faisais pas le poids. J'avais écouté les méchants gosses

1 – *Le cayou : le porc, le cochon.*

d'en bas et m'étais débinée. Personne ne m'avait appris à me faire confiance. J'étais pourtant bien en sa présence.

Mon cœur me le rappelait à chacun de ses retours en pays ardéchois.

J'aimais l'écouter, sa curiosité me distillait des pans inconnus dans tant de domaines, il avait quitté la ferme pour des études de médecine à Montpellier.

Aujourd'hui ses éphélides, précieux atout, lui donnaient un charme fou.

Presque châtain et ophtalmo, il venait de se marier. Son épouse, médecin généraliste, attendait leur premier enfant.

— J'aurais bien aimé t'avoir comme belle-sœur, mais c'est trop tard pour toi ! ironisait ma fausse jumelle qui connaissait cette attirance.

Comme chez moi, la porte était toujours ouverte chez Pauline, j'actionnai le marteau cuivré qui avait été monté par son grand-père. François mon ex-compagnon s'était entiché des trois vieilles portes de notre hameau. Il les avait nettoyées, ravivées et consolidées. Elles étaient dignes d'un catalogue d'art.

— Entre Pauline ! Je t'ai vue passer, m'invita une douce voix ferme. C'était celle de Jocelyne, la maman de Pauline.

— On ne se croirait pas en novembre et il fait encore chaud. Deux bises claquèrent.

Pauline accourut.

Pauline était la personne la plus joyeuse que je connaissais. Chez elle, tout respirait espoir et positive attitude. Les murs offraient les sourires de toute sa famille et même dans le cadre près de la cheminée, ceux de ma mère et mon père régnaient alors qu'il n'y avait aucune photo chez moi.

— Nous finissons juste le repas.

Pauline mit le café moulu dans le filtre et ajouta l'eau dans la cafetière.

Connaissant ses gestes, je savais qu'elle confierait ce breuvage à son ancienne cafetière qu'elle abandonnerait sur le petit rond

de la cuisinière maternelle afin que chacun puisse se servir quand bon lui semblerait.

Pauline avait une sœur plus jeune, Emmanuelle qui lui avait offert une jolie cafetière pour Noël.

Malentendante, Emmanuelle avait du mal avec les mots compliqués ou trop longs, elle s'était rebaptisée Manu et le séduisant Georges était devenu Jojo.

— L'est beau Jojo, répétait-elle aux visiteurs.

Un rapide calcul avait convaincu Pauline que la cafetière rouge avec les dosettes de « Jojo le beau » n'était pas pour elle. Elle l'avait donc installée sur le dessus d'un meuble pour faire « moderne ».

— Rien ne vaut un vrai café, répétait-elle à l'envi.

L'index de Manu indiqua l'emplacement de la cafetière rouge ; pour la énième fois, elle articula « L'est beau Jojo » puis elle haussa les épaules. Difficile de lui expliquer certaines choses.

Il y avait deux ans, Manu avait rencontré Alain, un homme délicat qui faisait preuve d'un goût certain. Nettement plus âgé qu'elle, il était muet avec de légers problèmes de surdité.

Ces deux-là s'étaient connus en centre de rééducation.

À l'inverse d'Alain, Manu était une joyeuse rigolote, elle n'avait aucune tenue et faisait ce qui lui plaisait surtout manger et dire des gros mots.

Dans la cuisine, une odeur de poule aux vermicelles supplantait celle plus amère des feuilles d'eucalyptus qui séchaient sur le fourneau.

Pauline reprit la panière.

— On dirait que tu as été privée de repas pendant huit jours. Tu dois maigrir un peu, tu as entendu le docteur.

Alain, bel homme, plutôt mince hocha la tête.

La façon dont Manu s'emparait convulsivement des miettes de pain me faisait rire.

Surtout, ne pas croiser le regard de Pauline sous peine de prolonger notre hilarité commune tout l'après-midi, des rires qui se termineraient en gloussements avicoles.



CO

éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits
www.nco-editions.fr

Anne-Marie Quintard
Une mère-louve en Coiron

Version gratuite - Ne peut être vendu

Image de couverture : JYG

Crédit photo : Adobestock

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions
3, rue de la Charité - 38200 Vienne
nco-editions.fr